

LA GÉNÉRALE DE PRODUCTION PRÉSENTE

GEORGES FRÊCHE

LE PRÉSIDENT

UN FILM DE YVES JEULAND

© LA GÉNÉRALE DE PRODUCTION - CRÉDITS NON CONTRACTUELS - DOCUMENT PROMOTIONNEL, INTERDIT À LA VENTE

PHOTOGRAPHIE: YVES JEULAND

REZO FILMS

LA GÉNÉRALE DE PRODUCTION

présente

GEORGES FRÊCHE

LE PRÉSIDENT

UN FILM DE YVES JEULAND

Le film est présenté ici dans sa version originale, telle qu'elle existait avant le décès de Georges Frêche, survenu le 24 octobre 2010.

Conformément aux engagements entre le réalisateur et le Président, aucune présentation n'était prévue pour Georges Frêche avant la projection publique du film. Qu'il soit ici remercié pour cette confiance et cette liberté de travail.

avec la participation de Planète

AU CINÉMA LE 15 DÉCEMBRE 2010

Durée : 1h38 - 127 339 - 1.85 - DOLBY SR

Distribution

REZO FILMS

29, rue du Faubourg Poissonnière

75009 Paris

Tél. : 01 42 46 96 10 / 12

Fax : 01 42 46 96 11

Presse

Marie-Christine Malbert

assistée de Valérie Chabrier

18, rue La Bruyère - 75009 Paris

Tél. : 01 42 80 33 64

marie.christine.malbert@gmail.com

Matériel presse et publicitaire disponible sur www.rezofilms.com

SYNOPSIS



21 mars 2010, Georges Frêche est réélu dans son fauteuil. En Languedoc, il est le Président. Six mois durant, au fil d'une campagne ébouriffante et captivante, la caméra d'Yves Jeuland ne l'a pas quitté. Partout, hors-champ et contrechamp, son œil était là, dans le secret des conciliabules et les fins de banquet, face aux ténors des médias, dans son bureau, dans sa voiture, au saut du lit comme au bord de sa piscine. Escorté de ses deux conseillers, Georges Frêche se révèle un formidable animal politique, un grand acteur rabelaisien, matois et provocateur.

Sans complaisance ni faux semblants, Georges Frêche est filmé en liberté.

Comédie humaine violente et jubilatoire, drôle et impitoyable, ce voyage au cœur d'une campagne électorale est une leçon sur la chose publique et les jeux du pouvoir.

LES HOMMES DU PRÉSIDENT



LE DIRECTEUR DE LA COMMUNICATION
LAURENT BLONDIAU



L'ÉDITEUR DU PRÉSIDENT
GILLES COHEN-SOLAL



LE DIRECTEUR DE CABINET
FRÉDÉRIC BORT



LE PUBLICITAIRE
PASCAL PROVENCEL



LE PRÉSIDENT ET SES CINQ TÊTES DE LISTES DÉPARTEMENTALES

GEORGES FRÊCHE EN QUELQUES DATES



9 juillet 1938 Georges Frêche naît à Puylaurens dans le Tarn, à quelques kilomètres du village de Jaurès, d'une mère institutrice et d'un père officier.

1964 Après des études de droit, de géographie puis HEC, Georges Frêche, alias Georges Lierre, adhère à la Fédération des cercles marxistes-léninistes, organisation maoïste. Il en est exclu l'année suivante.

1969 Nommé à la fac de droit de Montpellier, il adhère à la SFIO.

1971 Il se présente pour la première fois à la Mairie de Montpellier, il a 32 ans.

1973 Élu député de l'Hérault, son premier mandat.

1977, 1983, 1989, 1995, 2002 Élu et réélu maire de Montpellier.

1978, 1993, 2002 Battu aux élections législatives (mais élu lors des scrutins de 1981, 1986, 1988, 1997).

1984 Naissance de sa cinquième fille.

2004 Élu Président de la région Languedoc-Roussillon, siège qu'il rêvait d'occuper depuis 1986.

2007 Exclu du Parti socialiste pour dérapages verbaux.

21 mars 2010 Georges Frêche est réélu président de région. «Ma plus belle campagne.»

24 octobre 2010 Au retour d'un long voyage en Chine, Georges Frêche décède d'une crise cardiaque à son bureau du Conseil Régional, alors qu'il signait ses parapheurs.

ENTRETIEN AVEC YVES JEULAND



D'où est venue l'envie, l'idée de consacrer un film à cette personnalité politique singulière qu'est Georges Frêche ?

J'ai toujours aimé la politique, et plus encore les élections. En 1974, j'avais six ans et je me passionnais déjà pour la présidentielle, les bureaux de vote, le dépouillement, les professions de foi... J'avais une idée très précise de tous les candidats, d'Arlette Laguiller à Jacques Chaban-Delmas, mon grand favori, au grand dam de mes parents qui étaient plutôt PSU et CFDT. Très vite, comme réalisateur, je me suis donc tourné vers une élection. Ce fut d'abord la municipale de mars 2001 à Paris, un tournage de deux ans au total pour aboutir à PARIS À TOUT PRIX, un documentaire réalisé avec la journaliste Pascale Sauvage et diffusé sur Canal plus. Je me souviens avoir déjà pensé à Georges Frêche à l'époque. Il faisait partie de mon univers depuis mes années d'étudiant à Montpellier. Il avait été mon maire pendant cinq ou six ans, époque où il m'arrivait d'aller assister aux débats fracassants des conseils municipaux notamment entre Frêche et Jean-Claude Martinez, l'élu du Front national. J'y allais comme on va au spectacle. J'étais étudiant en lettres et en art dramatique et j'habitais juste à côté de la fac de droit où il m'est arrivé d'accompagner un copain aux cours de Frêche, là aussi comme au théâtre.

Comment l'occasion de le filmer s'est-elle présentée ?

En y repensant parfois, je me disais que c'était trop tard, que le Frêche flamboyant des années 80 et 90, que j'avais un peu côtoyé, avait disparu. Et puis, par hasard, sur le tournage de UN VILLAGE EN CAMPAGNE, un autre documentaire sur des municipales, en 2008 cette fois, et dans un village de l'Aude, département dont je suis originaire, j'ai recroisé Frêche qui avait fait le détour lors d'un déplacement à Narbonne. C'était à la fois le même et un autre. Il était appuyé sur une canne, il est entré dans le champ de ma caméra et il s'est passé quelque chose. J'ai pensé que ce Frêche était peut-être plus intéressant encore que celui que j'avais pu connaître autrefois. J'ai toujours été fasciné par la difficulté qu'éprouvent les politiques à quitter la scène. Je me suis alors dit que si jamais il se représentait en 2010, ce serait sans doute son dernier combat et

ce dernier combat, je voulais le filmer. C'est toujours dans les batailles électorales que les hommes politiques se révèlent le mieux. Le producteur Alexandre Hallier a partagé mon enthousiasme.

En même temps, en dépit de la forte présence du personnage principal, LE PRÉSIDENT ne se résume pas à un portrait de Frêche. Ses conseillers y jouent des seconds rôles décisifs. On a le sentiment que, plus largement, c'est la politique que vous vouliez filmer.

C'est vrai, il y a le Président mais il y a aussi les hommes du Président. C'est assez emblématique de la comédie du pouvoir. Sauf qu'avec Frêche tout est puissance dix. Je suis allé tourner la politique là où je trouvais la liberté. Et il se trouve que Frêche simule et dissimule très peu. Il n'a aucune notion du in et du off avec les journalistes, par exemple. Jamais je n'aurais pu filmer cela dans le cadre d'une présidentielle.

Aujourd'hui, les politiques ont perçu que les documentaires, même diffusés après un scrutin, pouvaient les servir à moyen ou à long terme, pouvaient les humaniser. Ils ont intégré cette façon de tourner. C'est eux-mêmes maintenant qui fabriquent de fausses coulisses, lâchent de fausses confidences. Une fausse humanité. On est dans la représentation, dans le publicitaire, dans la mise en scène. Il est devenu difficile de déjouer ces plans de communication. Et malheureusement, des journalistes et parfois des réalisateurs, acceptent ces dispositifs. On a des recettes à suivre, des exercices imposés. Il n'y a plus de place pour le regard du réalisateur. Les politiques demandent à visionner le film avant diffusion, les dir'coms s'invitent dans les salles de montage.

Or, tourner un documentaire avec des hommes politiques, c'est pouvoir filmer là où on ne vous attend pas. Et aussi être surpris soi-même. Je ne pouvais me résoudre à abandonner le terrain électoral, à ne plus battre la campagne, à ne plus filmer le pouvoir. Avec Georges Frêche, j'ai retrouvé un des derniers espaces de liberté.

À quelle distance vous situez-vous de la politique, et en l'occurrence de Frêche lorsque vous le filmez ?

J'ai une passion pour la politique, je l'ai dit, et en général plutôt de l'estime pour les politiques et je ne souscris nullement au discours «Tous les mêmes, tous pourris». Pour autant, je ne sais pas si j'aurais voté Georges Frêche si j'avais encore été électeur en Languedoc. Ce n'est pas d'ailleurs le propos du film. C'est un grand acteur que je suis allé chercher, une vraie figure cinématographique, un ogre. Mais deux autres protagonistes se sont révélés au cours du tournage. Quand on rencontre Frédéric Bort pour la première fois, on n'imagine pas forcément qu'il deviendra aussi bon acteur. Il se révèle



d'une efficacité redoutable, d'une grande réactivité, fait preuve d'une intelligence des situations. . . Et puis il y a le directeur de la communication, Laurent Blondiau, plus rond, pour lequel on éprouve une empathie immédiate. C'est peut-être le personnage auquel on s'identifie le plus facilement, on stresse avec lui, on rit avec lui. J'ai eu cette chance de trouver ces grands seconds rôles. J'ai donc choisi un lieu de tournage, de bons acteurs et une situation qui raconte une histoire qui dépasse les frontières du Languedoc-Roussillon. Et j'ai essayé de filmer en confiance mais sans complaisance.

Votre film donne souvent l'impression de saisir une politique de série B, qui tranche avec les représentations habituelles, et même virtuoses, comme celles qu'on a pu voir dans une série comme «À la Maison Blanche»...

En région, on change forcément d'échelle, même si Frêche était entouré d'un cabinet plutôt haut de gamme. Si je suis votre classification, on pourrait dire alors que j'étais dans la série C avec UN VILLAGE EN CAMPAGNE. Le décor est à chaque fois différent mais les sentiments et les situations sont souvent très semblables. Frêche aurait sans doute espéré accéder à la série A, rêvé vivre en temps de guerre pour se hisser au rang des grands hommes du 20^e siècle, ces fameuses statues qu'il a édifiées sur une place de Montpellier. Mais il s'est heurté aux frontières de sa propre caricature.



Il donne le sentiment d'être le seul conscient qu'il y a une caméra. Il cabotine, mais pas les autres personnages...

J'ai au contraire l'impression qu'il oubliait la caméra ou en tout cas qu'il s'en moquait. Vers la fin du tournage seulement, il a commencé à me repérer un peu, mais au début il ne me calculait pas du tout. Il ne communiquait que très peu avec moi : on faisait des voyages de trois heures pour aller au fin fond de la Lozère et il ne m'adressait pas un mot dans la voiture. On s'est apprivoisé. Il a commencé à savoir vaguement comment je m'appelais au bout de quatre mois de tournage ; avant j'étais selon les jours : le cinéaste, le parisien, le cameraman, le carcassonnais... C'était une chance car quand il a commencé à prendre conscience de ma présence, il pouvait s'adresser à la caméra. Une fois, au foot, il croise dans les vestiaires Louis Nicollin, le président du Club, et lui dit : «Tiens, il y a un type qui fait un film sur moi, viens, viens à côté de moi, il va nous prendre en photo !» Il a pris Nicollin par le cou et il s'est mis à poser avec lui. J'étais assez interloqué. Bizarrement, il ne jouait jamais la comédie. Il n'y avait jamais eu de vrai film sur lui. Des émissions, des reportages bien sûr mais c'est différent. D'où son rapport étonnant à la caméra, un détachement et une grande confiance.

Quand avez-vous pris le parti de ne pas avoir recours au commentaire, ni d'entrer dans un parcours biographique ?

Dès le départ, cela figurait déjà dans la note d'intention de réalisation. Je n'ai pas de règle absolue à ce sujet. Il y a des films qui nécessitent des commentaires, et d'autres non. Mais avec Lizi Gelber, la chef monteuse du film qui a été si précieuse tout au long des six mois de montage, nous étions d'accord : il n'avait pas besoin de commentaire. Avant tout parce qu'il n'y a qu'un seul personnage central – c'est beaucoup plus compliqué quand on a plusieurs candidats. Donc nous nous sommes contentés de quelques cartons, parfois explicatifs, parfois juste comme des respirations. Avant le tournage, je me suis demandé s'il fallait faire un entretien un peu long avec Frêche, mais très vite j'ai senti que ce n'était pas nécessaire, que des interviews il en donnait sans arrêt et je préférerais moi filmer les autres en train de l'interviewer, un pas de côté, plutôt que de le faire frontalement.

Au départ du projet, vous ne pouviez imaginer les rebondissements de la campagne, ce que les phrases de Frêche sur Fabius notamment allaient provoquer, lui donnant du même coup une stature nationale, comment avez-vous alors réagi ?

2010 fut une année Frêche. Je n'imaginai ni l'affaire Fabius, révélée dans L'Express le 28 janvier, ni qu'il nous fasse le mauvais coup de tirer sa révérence juste avant la sortie du film le 24 octobre dernier. Le 28 janvier, j'étais en montage à Paris, et Alexandre Hallier m'appelle le matin quand on entend l'histoire à la radio. Au début j'ai pensé que c'était juste une péripétie de plus. Mais vers midi, Alexandre m'annonce que Mandroux va parler dans l'après-midi, alors j'ai sauté dans le premier train, et trois heures après j'étais dans le bureau de Frêche. Ce fut un tournant important. Sans doute Frêche a-t-il été un peu sonné au début mais cette histoire l'a en fait requinqué, revigoré. Dans le film, on le voit dans des moments de solitude, de fatigue, il accuse le coup. Mais après l'imprévu du 28 janvier, ces moments-là se font plus rares. Il retrouve une énergie incroyable. Ce qui donne des choses formidables pour le film, le voyage à Paris etc., comme s'il ne trouvait de la force que dans l'adversité. Mais, en même temps, j'étais allé chercher la peur de la mort, la solitude, le dernier combat, Frêche face à lui-même... Et tout cela s'est estompé avec le tourbillon médiatique qui débute fin janvier et lui fait vivre sa plus belle campagne. J'ai sans doute perdu un peu du Frêche inquiet, mélancolique que j'avais au début, il n'avait plus le temps de réfléchir, il était ravi de cette tempête. Mais j'ai gagné en dramaturgie, en couleurs et en situations rocambolesques. Jouissance et solitude du pouvoir.



Les sorties de Frêche suscitent des jugements moraux, comment vous situez-vous par rapport à cela ?

C'est vrai que la gauche de Georges Frêche n'est pas la mienne. Ma culture politique est plus proche de la deuxième gauche de Michel Rocard, ou encore de Cohn-Bendit... Cela dit, on peut trouver Frêche clientéliste, cynique et populiste, mais ce sont malheureusement des pratiques assez largement partagées par ceux qui veulent se maintenir au pouvoir. C'est pour cela peut-être que mes héros, Mendès, Blum, Daniel Mayer ou Rocard ne sont pas restés longtemps au pouvoir. Mais prenons Jack Lang ou Laurent Fabius, ils sont juste plus policés, plus présentables mais leurs méthodes ne sont pas tellement éloignées de celles de Georges Frêche. Simplement Frêche est tumultueux, truculent, rabelaisien, du coup il crie tout ça très fort, et l'on s'en indigne. J'ai sans doute profité du fait qu'il parlait fort.

YVES JEULAND FILMOGRAPHIE

Yves Jeuland est auteur et réalisateur de documentaires pour le petit et le grand écran. Il a obtenu en 2001 le "7 d'Or" de la Meilleure Série Documentaire pour son film PARIS À TOUT PRIX sur deux ans de campagne municipale dans la capitale. Il reçoit en 2004 un FIPA d'argent pour son documentaire CAMARADES et le Lia award au Festival du film de Jérusalem en 2007 pour COMME UN JUIF EN FRANCE. Le Focal international Award du film d'archives lui est attribué à Londres en 2005 et en 2008.

Parmi ses autres réalisations : RÊVES D'ÉNARQUES (1999), BLEU BLANC ROSE (2002) sur trente ans de vie homosexuelle en France, LA PAIX NOM DE DIEU ! tourné en Israël et en Palestine en 2003, LE SIÈCLE DES SOCIALISTES (2005), PARTS DE MARCHAIS (2007) et UN VILLAGE EN CAMPAGNE (2008).



PHOTO : VALÉRIE ARCHENO

ALEXANDRE HALLIER

PRODUCTEUR

Quand avez-vous décidé qu'il s'agirait d'un film pour le cinéma plutôt que pour la télévision ?

Très tôt, dès les premiers tournages. Il y avait une jubilation immédiate devant toute cette matière. Nous nous sommes rendu compte que non seulement nous avions à travers Frêche un personnage principal mais qu'il y avait aussi des personnages secondaires forts, tous saisis dans une liberté et une transparence totale, quasi obscène, au sens premier du terme. Nous avons aussi vu immédiatement combien c'était fort et inédit. Des éléments qui plaidaient pour le cinéma. Et puis, il faut ajouter à cela que nous nous trouvons dans un contexte particulier, économique mais pas seulement, dans lequel le documentaire politique a plutôt mauvaise presse, et cela pour x raisons. Les chaînes de télévision sont devenues fébriles sur ce genre de films. Cela étant, notre décision de sortir en salles n'est aucunement un choix par défaut. L'ampleur du film, sa force documentaire justifie pleinement son exploitation en salles. Nous avons très envie de voir cette comédie humaine, sur grand écran, entouré d'un public effaré ou amusé.

Dans quelle mesure votre envie de documentaire politique est-elle le produit d'une certaine frustration face au traitement médiatique de la politique ?

C'est notre goût partagé pour la politique qui est à l'origine de notre rencontre avec Yves. Nous sommes de vrais amateurs. Et Yves comme moi, je crois, en avons assez de voir comment la politique est la plupart du temps traitée. La politique ne va pas avec l'image. Les temps ne sont pas les mêmes. Yves sait prendre le temps. Si j'aime ses films, c'est qu'ils portent tous sur la politique un regard humain et complexe.

LE PRÉSIDENT revendique cette démarche documentaire qui n'est ni agressive vis-à-vis du personnel politique pour prouver une indépendance ni un portrait autorisé du candidat qui serait de la fausse coulisse.

LE PRÉSIDENT est un film assez violent parce que nous assistons à ce que nous ne devrions pas voir. Cela désacralise la politique. Le responsable politique n'en est qu'en partie responsable. Les médias ont fait de lui un personnage dommageable. Les citoyens ont également une responsabilité. Cela dit, LE PRÉSIDENT ne montre qu'une facette de la vie publique. Il est toujours très difficile de filmer le politique, et malheureusement on ne peut le filmer qu'en campagne, or en campagne il est hystérisé, en chasse.



Comment anticipez vous la réception du film ? Notamment localement, à Montpellier, dans la région ?

Je crois qu'elle sera surtout différente du fait de la disparition de notre personnage principal. Le regard de chacun sera différent. Je tiens quand même à lui rendre cet hommage : jamais nous n'avons eu une telle liberté de travail, aucun autre homme politique ne se serait livré à ce point... Est-ce une volonté testamentaire et narcissique du personnage pour laisser une trace ? Un peu à la manière de Valéry Giscard d'Estaing avec Raymond Depardon ? C'est possible.

La réception du film sera moins violente que s'il avait encore été en vie. Mais LE PRÉSIDENT n'est pas un portrait, le film va bien au-delà du portrait. Ou alors c'est un portrait large, le portrait d'un pouvoir politique local, de ses vulgarités, de ses faiblesses, de ses joies, de ses trahisons. Il y a donc quelque chose de très théâtral, qui dépasse de très loin la personne de Frêche et du Sud de la France. On verra d'ailleurs, je ne suis pas sûr qu'il y ait une vraie différence de réception du film entre le Nord et le Sud. C'est une forme de populisme que de vouloir exagérer ces différences géographiques.

Autre clivage prévisible au sein du public celui qui opposera les spectateurs choqués par les propos de Frêche et ceux qui lui pardonnent. Comment vous êtes-vous situés moralement par rapport à cette question ?

La force du film, encore une fois, c'est sa complexité. Et pour la saisir, il faut du temps. Yves a su le prendre. Il sait trouver la bonne distance à ses personnages, obtenir leur confiance. Ce travail n'est possible qu'avec un dispositif très léger. Yves a tourné seul sur ce film. À chaque fois qu'on a utilisé un ingénieur du son ou une deuxième caméra, nous n'avons pas obtenu la même chose, il n'y avait pas la même proximité.

Sur Georges Frêche, ses propos, j'ai un avis personnel, de citoyen. Pour le dire vite, je ne partage pas du tout sa façon de considérer la politique. Mais ce qui nous intéresse ici c'est autre chose, c'est l'objet documentaire. Au-delà du personnage extra-ordinaire, il y a un formidable matériau sur le pouvoir, une mise à jour des motifs classiques de la politique, des choses que nous aurions également pu saisir avec d'autres personnalités. À tous ceux qui nous diront que ce n'est pas bien de montrer la politique sous ce visage là, j'ai envie de répondre que c'est ainsi qu'elle se donne à voir. Notre regard n'est ni approbateur ni moralisateur.



LA GÉNÉRALE DE PRODUCTION FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

QUI A TUÉ MASSOUD ? de Didier Martiny

QUAND L'INTERNET FAIT DES BULLES de Benjamin Rassat

PETITS D'HOMME de Laurent Frapat

LA DÉMOCRATIE DES MOI de Bernard George

PAUL VIRILIO, PENSER LA VITESSE de Stéphane Paoli

GORBATCHEV-VÉDRINE, UNE HISTOIRE INÉDITE DU MUR de Stéphane Paoli

KINSHASA BEIJING STORY de Laurent Védrine

24 HEURES PAR JOUR DE MER de Grégory Magne et Stéphane Viard

Production associée du film SEPTEMBER 11,
collection de 11 courts métrages sur les événements du 11 septembre 2001

LISTE TECHNIQUE

Un film de	Yves Jeuland
Montage	Lizi Gelber
Assistant montage	Johan Delorme
Mixage	Stéphane Larrat
Étalonnage	Nicolas Perret
Direction de production	Julie Guesnon Amarante
Producteur délégué	Alexandre Hallier
Production	La Générale de Production

Avec la participation de Planète
Avec le soutien du CNC
Distribution Rezo Films

